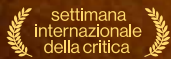


NELSON GHEREMASSIA PRÉSENTE

PABLO PAULY
ROMAIN ECK
HAFSIA HERZI

FESTIVAL DE VENISE 2022



TROIS NUITS PAR SEMAINE

UN FILM DE
FLORENT GOUËLOU

NELSON GHREMASSIA PRÉSENTE

FESTIVAL DE VENISE 2022



TROIS NUITS PAR SEMAINE

UN FILM DE
FLORENT GOUËLOU

AVEC
PABLO PAULY
ROMAIN ECK
HAFSIA HERZI

Durée du film : 1h43

AU CINÉMA LE 9 NOVEMBRE

RELATIONS PRESSE

ANDRÉ-PAUL RICCI, TONY ARNOUX
et PABLO GARCIA-FONS
andrepaul@ricci-arnoux.fr
tony@ricci-arnoux.fr
pablo@ricci-arnoux.fr

RELATIONS PRESSE WEB

AGENCE CARTEL – JEAN-BASPTISE PEAN
jean-baptiste.pean@agence-cartel.com

DISTRIBUTION

PYRAMIDE
32 rue de l'Echiquier, 75010 Paris
01 42 96 01 01

LE COMPTE INSTAGRAM OFFICIEL DU FILM : [@TROIS.NUITSPARSEMAINELEFILM](#)

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.PYRAMIDEFILMS.COM



Baptiste, 29 ans, est en couple avec Samia, quand il fait la rencontre de Cookie Kuntz, une jeune drag queen de la nuit parisienne. Poussé par l'idée d'un projet photo avec elle, il s'immerge dans un univers dont il ignore tout, et découvre Quentin, le jeune homme derrière la drag queen.



ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR FLORENT GOUËLOU

Pourquoi avoir choisi d'ancrer *Trois Nuits par semaine* dans l'univers du drag ?

Je terminais mes études à La Fémis quand j'ai découvert Cookie Kuntz sur scène. J'écrivais alors mon film de fin d'études, le court métrage *Un homme mon fils*, un road-movie sur les représentations masculines et les écarts culturels entre un père et son fils, que mon père et moi allions interpréter. L'art du drag croisait si bien le sujet de mon film que je me suis finalement écrit un personnage de drag queen... avant de le devenir réellement, dans la vie.

L'univers du drag est aussi présent dans vos deux courts métrages suivants.

Au fur et à mesure que le monde du drag m'est devenu familier, mon traitement du sujet s'est complexifié. Dans *Un homme mon fils*, le drag est plutôt un décorum, il matérialise un écart supplémentaire entre le père et le fils.

J'ai ensuite tourné *Beauty Boys*, qui raconte la première expérience en drag de deux adolescents dans un village des Vosges, et correspond au moment où j'ai commencé à monter moi-même sur scène. C'était un film sur le frisson de la première fois, où Cookie Kuntz jouait une sorte de marraine initiatrice. A suivi *Premier amour*, où on voit Cookie partagée entre l'urgence de sauver son couple et de présenter sa

soirée drag. C'est la première fois que je l'ai mise en scène dans une situation amoureuse.

Et dans *Trois Nuits par semaine*, qui avait pour projet de s'intéresser cette fois à la vie du jeune homme derrière la queen, je filme Romain Eck (Cookie) pour la première fois « en civil ».

Pourquoi avoir choisi d'aborder l'univers du drag sous l'angle d'une histoire d'amour ?

Il m'a semblé que la meilleure façon d'inviter le spectateur à la découverte de ce monde serait de le faire par le biais d'un personnage amoureux auquel il pourrait s'identifier. Baptiste s'immerge dans l'univers du drag mû par son désir, et son émerveillement pour Cookie. Il est bouleversé par cette rencontre, qui crée chez lui un sentiment d'urgence.

La relation amoureuse me permettait également de développer l'idée que lorsqu'il rencontre Baptiste, Quentin a déjà quelqu'un dans sa vie : Cookie. Quel espace cela lui laisse-t-il pour une histoire d'amour ? Et comment Baptiste trouve-t-il sa place dans cette relation triangulaire ? Ils sont en effet trois dans une histoire d'amour à deux. Cookie permet la rencontre entre les deux garçons, mais finit aussi par l'empêcher. C'était important pour moi que ce qui fasse obstacle pour Baptiste ne soit pas le fait que Quentin soit



un homme. Mais bel et bien que le drag prenne trop de place dans leurs vies respectives pour permettre leur relation.

À sa rencontre, Baptiste lui-même va se métamorphoser ?

Au contact des queens, par porosité, Baptiste développe sa propre créativité, aiguise son œil de photographe, jusqu'à finir par changer profondément. Baptiste est inspiré par l'audace de Cookie, sa liberté apparente et sa créativité. Après cette rencontre, son horizon s'est élargi. Je voulais montrer ce qu'une rencontre amoureuse peut bouleverser dans une vie.

Baptiste s'embarque dans cette histoire à corps perdu...

Je souhaitais faire un film sur la traversée. C'est une des raisons pour lesquelles au milieu du récit Baptiste prend la route avec les filles. Il me semblait nécessaire qu'il les suive et s'arrache de sa vie très bordée. C'est un thème du film en filigrane: l'autorisation de se réinventer. En découvrant moi-même le drag, j'y ai perçu une insolence, une manière de narguer la norme, une forme de radicalité joyeuse.

De la même façon que les queens embrassent leur liberté d'être

multiplés (jeune homme le jour / créature féminine la nuit), Baptiste finit par s'autoriser à être plus vaste qu'il ne se l'était permis jusqu'à présent. C'est tout ce que Samia lui souhaitait, mais il aura fallu la rencontre avec les queens pour qu'il y parvienne.

On pense aussi à *Alice au pays des merveilles*...

Alice est un récit fondateur, en effet ! Sur le fait de plonger, d'embrasser l'inconnu. Dans la première moitié du film, Baptiste voyage dans Paris, guidé par Cookie, comme à la poursuite du lapin blanc ! C'était une référence consciente chaque fois qu'il entrait dans un club : quand elle le conduit à son bras lors de leur première sortie en couple, Cookie entraîne Baptiste dans un long escalier vertigineux, comme dans le terrier du lapin. Le chef opérateur et moi tenions à filmer cette descente en plan séquence. Dans la suite de la scène, elle l'initie ; c'est le moment où il entame sa métamorphose. Le temps d'une danse endiablée, il lâche prise et embrasse sa liberté. La scène se termine sur Baptiste qui observe son propre reflet au plafond. Le voilà de l'autre côté du miroir.

Était-ce une façon de sous-entendre que la prise de liberté passe par le corps ?

Exactement ! Les queens s'affranchissent des normes en performant dans des corps transformés par les artifices du spectacle : le corset, les talons, les perruques, les fausses hanches... Même le maquillage fonctionne comme un masque libérateur. Et ces corps restent puissants et libres même hors drag. Dans la scène de l'aire d'autoroute, les queens en civil résistent aux insultes des camionneurs par une danse collective ; c'est comme une façon de reprendre leur droit d'exister bruyamment dans l'espace public, jusqu'à

danser sur le toit de leur camionnette ! D'une certaine façon, Baptiste réapprend à être plus qu'un simple regard ; à être « vraiment là », comme le lui dit Samia. Cet état de présence passe par réintégrer son corps, que ce soit par la danse, l'étreinte amoureuse, ou même la bagarre.

Mais vous filmez aussi la fatigue de ces corps...

Le drag est une performance physique. Il existe un grand écart entre ce dont une queen a l'air sur scène et ce qu'elle ressent physiquement. La scène source, qui a donné naissance à tout le film, est celle du déshabillage de Cookie, dans sa chambre au foyer. C'est ce qui m'a frappé la première fois que j'ai vu une queen quitter son costume ; cette impression qu'elle pelait une banane ! L'idée que sous le corps de cette créature féminine se tenait caché le corps d'un jeune homme. Comme une statue qui s'extrairait d'un bloc de marbre. La première fois que Quentin se démaquille, il arrache ses faux ongles avec ses dents, évoque la douleur que lui procurent les talons, au point que parfois le lendemain il ne peut plus marcher. Je tenais à filmer Quentin / Cookie dans toutes les nuances de son double visage. Qu'on voie autant Cookie en « full drag » que Quentin en cours de maquillage, ou encore Cookie sans perruque, après un show, « entre-deux ». C'était important de montrer tout ce que cet art leur coûte, en contraste avec la magie apparente de la scène. D'autant que le corps endolori est un obstacle à la sensualité. Après un show, si Quentin a mal partout, il est moins disponible pour Baptiste...



Comment avez-vous conçu le film avec Vadim Alsayed, avec lequel vous collaborez à l'image pour la quatrième fois ?

J'aime le travail de Vadim, qui sait épouser au cadre l'énergie d'un acteur, tout en composant une lumière stylisée, loin d'un réalisme terne. Assez tôt, on a évacué l'idée de filmer un quotidien morne qui contrasterait avec une vie nocturne spectaculaire. Au contraire, nous avons tenté d'uniformiser ces deux mondes pour donner au film un style cohérent. De la Fnac à la plage de Martigues, en passant par l'aire d'autoroute ou les Champs-Élysées, le film traverse une cinquantaine de décors différents ! Vadim tenait à créer un réalisme stylisé. On a travaillé à trouver le point d'équilibre entre un ancrage dans le réel et un traitement sophistiqué.

Intuitivement, les scènes quotidiennes appelaient plus souvent un filmage à l'épaule, au plus près des corps, et les shows autorisaient plus de machinerie ; des mouvements de travellings, des suivis parfois à deux steadycams. Pour autant, on s'est autorisé à ramener de la machinerie dans les intérieurs d'appartements et une caméra très mobile sur scène, pour croiser les grammaires. Ce qui était magique enfin dans le fait de filmer le spectacle, c'est que cela nous permettait de faire apparaître les sources à l'image ;

les projecteurs, les poursuites. Avec des bascules lumières visibles qui accompagnaient les performances, ou des couleurs très marquées.

Filmer le drag permet un mélange des genres réjouissant. On peut être réalistes en coulisses, et soudain, une queen entre sur scène, et convoque avec elle une imagerie de film noir ou de grand Hollywood.

Vous évoquiez cette idée que «le drag, c'est la lumière ?»

Absolument. C'est une idée qui me touche beaucoup et qu'on a travaillée autant avec Vadim et la cheffe décoratrice Clémence Ney, qu'avec l'équipe costumes du film : les tenues des queens sont fabriquées dans des matières souvent brillantes (sequins, soie, simili-cuir, vinyle), qui réfléchissent la lumière. Les queens deviennent des éléments lumineux, qui reflètent les lumières de spectacle, et par extension qui amènent la lumière dans la vie de Baptiste.

C'est aussi comme ça qu'est née l'image du visage de Cookie en néon, pour l'ouverture du film ; comme si le souvenir de ce visage continuait de l'éclairer à distance dans la nuit.

Le projet du film était donc bien de filmer la nuit ?

Tout à fait ! Une nuit lumineuse et réconfortante qui soit un écrin rassurant pour les personnages.

Je tenais à reconstituer un Paris invisible ; celui des soirées drags, mais aussi celui des populations défavorisées qui fréquentent les dépistages. Les travailleuses du sexe de Belleville, les femmes transgenres de la place Clichy, les Urgences de Lariboisière de nuit. J'avais eu l'occasion de filmer sur une année les dépistages organisés par l'association

Aremedia, pour mon documentaire Hors les murs. C'était une façon de leur rendre hommage, mais aussi d'éviter le cliché d'un film parisien où n'apparaîtraient que des privilégiés. Le film leur est dédié. «Aux soignant.e.s, à celles et ceux qui oeuvrent pour le vivre-ensemble, et aux artistes de la scène drag».

Ce positionnement social est venu dès l'écriture, avec Raphaëlle Desplechin ?

En effet, Raphaëlle Desplechin qui a collaboré au scénario accordait beaucoup d'importance à ce que les queens ne soient pas «hors-sol». Elle m'a encouragé à aborder la question économique derrière le drag, et à accentuer le contraste entre la précarité de leur quotidien et la magie à laquelle elles peuvent prétendre en drag. Cette idée que d'une certaine manière, les personnages «rêvent leur vie».

Elle a aussi beaucoup ramené l'idée que le monde qui les entoure n'était pas forcément bienveillant ; que ce soit à travers la confrontation avec les camionneurs, l'agression de Jerry ou les insultes des jeunes du foyer. Que l'homophobie existe encore aujourd'hui en France. Surtout, elle m'a permis de réaliser que moins le monde extérieur serait acquis à leur cause, plus les queens auraient l'air combatives.

Il y a plusieurs shows dans le film.

Comment les avez-vous conçus ?

De la même façon que je souhaitais filmer le drag dans toutes ses étapes, un désir central était de décliner toutes sortes de show. On va du concours local qui ne paie pas de mine à un show d'envergure salle Wagram, en passant par un happening improvisé sur un marché de Noël, ou un spectacle qui tourne mal dans un bar. Je voulais absolument donner un panel le plus large possible de la culture drag : du



défilé, du stand-up, du playback chorégraphié... Il fallait aussi que les numéros s'intègrent chaque fois à l'intrigue.

Par exemple, il fallait qu'on montre assez tôt dans le film que si Cookie a du bagout lors des dépistages, c'est aussi une grande artiste. Le «reveal» (changement de tenue à vue) est une figure imposée des shows drags. Aurélien Di Rico, qui signe les costumes drags du film, a conçu cette robe sur mesure pour qu'elle se fende en deux. L'idée m'a plu car je voulais que Baptiste tombe aussi amoureux de Cookie pour l'artiste qu'elle est.

Un des aspects les plus fascinants de la fabrication a été cette coordination entre les différents chefs de départements du film. Sur la base du scénario, il fallait déterminer des esthétiques cohérentes pour chaque spectacle (par exemple des looks années 80 pour le show de Martigues, ou mettre en images le défilé de «Françaises iconiques»: Piaf, Adjani, Sagan, Bardot, dans la demi-finale du Drag Olympus). En concertation avec l'équipe maquillage-coiffure, les chefs costumiers élaboraient des moodboards avec les looks à concevoir, l'image et la déco s'y référaient pour les teintures et les éclairages, je concevais les chorégraphies en conséquence avec les queens etc... Le perruquier du film, Jean-Baptiste Santens, a coiffé

une trentaine de perruques différentes, pour parfaire tous les looks des queens! Sur le plateau, enfin, quasiment toutes les queens se maquillaient elles-mêmes et apportaient leur touche personnelle à leurs looks; elles étaient à la fois actrices et leurs propres make-up artists.

C'était important pour vous de confier ces rôles à de vraies drag queens ?

Que ce soit pour des raisons éthiques comme pour des questions purement artistiques, il nous semblait indispensable à mon producteur Nelson Ghrénassia et à moi, de confier ces rôles aux premiers concernés. C'est un enjeu de représentations; il me paraissait important que la communauté drag puisse participer à raconter ses propres histoires.

Non seulement les acteurs principaux, mais certains membres de l'équipe technique, font partie de la communauté drag. En tout, ce sont 40 artistes de la scène drag française (drag queens, drag kings et clubkids) qui participent au film. Moi-même, je me suis réservé un caméo en drag pour apparaître sous les traits de mon alter ego, Javel Habibi (la queen qui encourage Baptiste à poursuivre la photo lors de la demi-finale).

Dans un film sur le spectacle, la musique prend une importance capitale ?

J'ai eu la chance que Villeneuve et Morando composent tous les morceaux des clubs en amont du tournage. Nous avons pu répéter la danse de Baptiste et Cookie, ou leur premier baiser, sur les morceaux définitifs, ce qui me permettait de visualiser précisément le rythme et l'atmosphère que je voulais donner à chaque scène. Avec la production, nous avons aussi déterminé bien en amont

tous les morceaux préexistants que nous pourrions utiliser: la playlist du film traverse les décennies, de Divine à Donna Summer en passant par Arthur H... Le fait que la plupart du temps les acteurs du film performent en playback sur les musiques nous contraignait à tout préparer à l'avance.

C'est en cours de montage que Villeneuve et Morando ont composé les morceaux extra-diégétiques, notamment pour les scènes d'amour. Ce sont des morceaux électro-acoustiques, qui mélangent des teintes contemporaines avec des sons classiques (cordes, viole de gambe...). D'une certaine façon, la musique du film aussi est une chimère, un assemblage au croisement de plusieurs univers musicaux. Comme une drag queen.

J'aime me dire que le film est une comédie musicale qui n'en a pas l'air. Il comporte 11 scènes musicales, dont 2 défilés en musique! Même le personnage de Samia a sa propre chanson à la fin.

L'idée de décrire un univers assez peu représenté au cinéma était-il un challenge ou au contraire une grande liberté ?

Les deux! Il y a bien sûr les grands classiques dont j'ai été nourri, comme *Priscilla, folle du désert* en 1992 ou *Talons Aiguilles* en 1991, mais l'envie était de moderniser ces représentations. Côté cinéma français, on aperçoit quelques queens dans *Pédale douce* en 1996, et *Chouchou* en 2003 plonge dans l'univers d'un cabaret transformiste de la place Clichy. Les queens y sont filmées plutôt sur le mode comique; ce sont des personnages festifs et délurés, même si elles portent déjà une certaine poésie. Mais *Trois Nuits par semaine* est sauf erreur de ma part le premier film français qui met le sujet du drag au centre de la narration. Mon ambition était d'en explorer toutes les



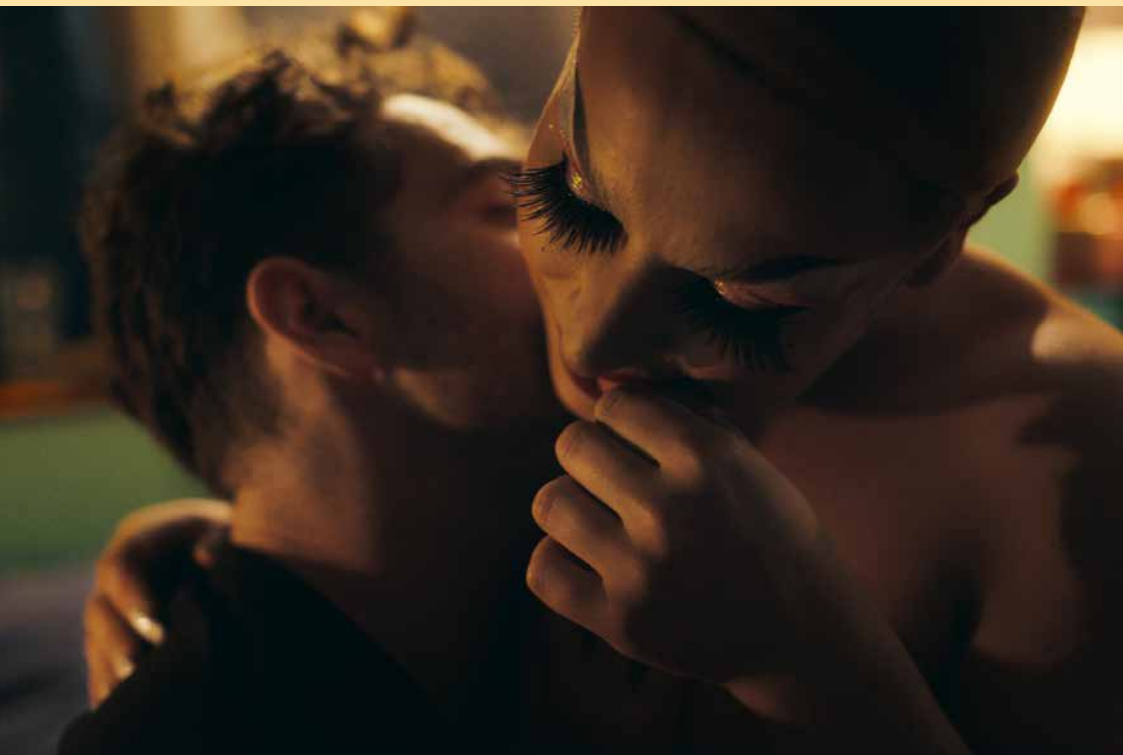
strates, de la magie du spectacle à l'ancrage social, en passant par les enjeux relationnels des personnes sous les queens.

En définitive, *Trois Nuits par semaine* est un film positif, à la fois drôle et touchant, et très inclusif!

Je tenais à ce qu'on rie pour rendre compte de cet esprit corrosif et vivifiant qu'on trouve souvent dans le milieu drag. Dès le développement, nous avons pour projet de proposer un film qui rassemble et invite les spectateurs à une expérience positive, dans laquelle chacun puisse trouver sa place. C'est ce que dit Iris à Baptiste dans la voiture: «*Tout le monde est bienvenu au royaume du drag*». Et ça inclut aussi les spectateurs! À la sortie de mes propres shows drags, certains spectateurs viennent me confier que le spectacle leur a donné envie d'être aussi libre que les artistes sur scène. Ils ne rêvent pas pour autant de devenir drag queens ou drag kings, mais ils y ont trouvé une bouffée d'oxygène. J'aimerais que le film soit ce bol d'air-là. Ce serait le meilleur hommage que je puisse rendre à l'art du drag. En montrer l'élégance, la générosité, et l'esprit inclusif. Au final, comme mes films précédents, *Trois Nuits par semaine* est conçu comme un cheval de Troie. En apparence, c'est un film

d'amour divertissant sur le monde du spectacle, mais il contient aussi, en creux, une proposition politique. Cette idée que chacun peut s'inventer, et que nous pouvons cohabiter les uns avec les autres dans nos différences. C'est même pour moi la définition du contrat social : différents et ensemble.

Propos recueillis par Bernard Payen



FLORENT GOUËLOU



Diplômé de la Comédie de Saint-Etienne et titulaire d'un Master en Cinéma à La Sorbonne Nouvelle, Florent Gouëlou, après plusieurs expériences de comédien et d'assistant de production, intègre en 2013 le département réalisation de La Fémis. Avec son film de fin d'études, *Un homme mon fils*, il découvre le monde du drag et remporte le prix d'interprétation au festival de Clermont-Ferrand en 2018. Suivront trois courts-métrages multiprimés, tous produits par Yukunkun productions (*Beauty Boys* en 2019, *Premier Amour* et *Où vont les sons* en 2020).

Florent Gouëlou est aussi Javel Habibi la nuit ; une drag queen solaire et engagée, qui se produit tous les mois sur la scène de la Flèche d'Or à Paris. Derrière le divertissement, c'est l'occasion pour lui de brasser des questions politiques et de transmettre son amour pour le cinéma.

Trois Nuits par semaine est son premier long-métrage.



LISTE ARTISTIQUE

PABLO PAULY : Baptiste
ROMAIN ECK : Cookie Kuntz / Quentin
HAFSIA HERZI : Samia
HARALD MARLOT : Bobel
MATHIAS JAMAIN HOUNGNIKPO : Kiara Bolt
HOLY FATMA : Iris
CALYPSO BAQUEY : Cassandre
JEAN-MARIE GOUËLOU : Oncle Jean

LISTE TECHNIQUE

Réalisation : FLORENT GOUËLOU
Produit par : Nelson GHRÉNASSIA - YUKUNKUN productions
Scénario : Florent GOUËLOU avec la collaboration de Raphaëlle VALBRUNE-DESPLECHIN
Image : Vadim ALSAYED
Lumières : Mathieu BREMOND
Machinerie : Louis MIKULIC
Assistant réalisateur : Basile JULLIEN
Scripte : Louise ALBON
Son : Utku INSEL, Geoffrey PERRIER, Simon APOSTOLOU
Montage : Louis RICHARD
Décors : Clémence NEY
Costumes : Clément VACHELARD, Aurélien DI RICO
Maquillage : Emmanuelle VERANI
Perruquier : Jean-Baptiste SANTENS
Musique originale : VILLENEUVE & MORANDO
Direction de production : Julien AUER
Régie : Jérôme PINOT
Producteur associé : Gabriel FESTOC

Avec la participation de CINÉ+, INDEFILMS 9, CINÉVENTURE 6

Avec le soutien du CNC - Avance sur recettes et Aide à la musique originale

Avec le soutien de la RÉGION GRAND EST et de L'EUROMÉTROPOLE DE STRASBOURG
en partenariat avec le CNC

Avec le soutien de la RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR
en partenariat avec le CNC et le soutien du PAYS DE MARTIGUES AMPM

Avec le soutien de la RÉGION ÎLE-DE-FRANCE en partenariat avec le CNC

Avec le soutien de la SACEM

Avec le soutien de la FONDATION GAN POUR LE CINÉMA

Distribution France PYRAMIDE
Ventes Internationales PYRAMIDE INTERNATIONAL

France | 2022 | 1h43 | DCP | 5.1 | Scope | Couleur



